

Fiction

Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Gaétan Bélanger, David Lonergan,
Jean-Paul Beaumier, Patrick Guay, Valérie Forgues, Yves Laberge et Rémi
Ferland

Numéro 155, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91185ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bernard, M., Boivin, P., Bélanger, G., Lonergan, D., Beaumier, J.-P., Guay, P.,
Forgues, V., Laberge, Y. & Ferland, R. (2019). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit
blanche, magazine littéraire*, (155), 20–23.

Tove Jansson

FAIR-PLAY

Trad. du suédois par Agneta Segol

La Peuplade, Chicoutimi, 2019, 140 p. ; 21,95 \$

Le dernier roman de la Finlandaise Tove Jansson (1914-2001) a été publié en 1989, mais n'a été traduit en français que trente ans plus tard. L'écrivaine et peintre suédophone est surtout connue grâce à ses livres illustrés pour enfants, dont les *Moumines*, sur une famille de gentils trolls qui ressemblent à des hippopotames.



En une quinzaine de brefs chapitres, l'auteure raconte dans *Fair-play* quelques épisodes de la vie de Jonna et Mari, deux créatrices en arts visuels. Les amantes vivent sous un même toit, près du port d'Helsinki, mais dans deux appartements distincts, ce qui n'est pas sans rappeler la liaison qu'avait la romancière avec sa partenaire de vie Tuulikki Pietilä (1917-2009), une graphiste finno-américaine. « Elles

vivaient chacune à l'extrémité d'un grand immeuble non loin du port. Leurs deux ateliers étaient séparés par un grenier, un *no man's land* impersonnel. »

Dans une ambiance romantique à souhait toute de brume, de pluie et de mer nordiques, de thé et de cigarettes aussi, la romancière partage ses réflexions sur l'art et sur la vie. En petites touches délicates et très colorées, elle dépeint la vie bohème de ces deux femmes remarquables qui vivent au milieu d'un joyeux capharnaüm. Leur quotidien est parfois rompu par le visionnement d'un film d'auteur, souvent muet, dont « elles parl[ent] avec gravité et de façon détaillée ».

Les deux artistes partagent aussi une maison sans électricité sur la minuscule île de Klovharu, au large d'Helsinki. « La pièce avait quatre fenêtres, car la mer était belle dans toutes les directions. » Tove Jansson décrit leur vie maritime et leurs sorties en mer avec passion et minutie. « L'îlot avait la forme d'un atoll. Une bordure rocheuse autour d'une lagune peu profonde, un *glo*, un creux, relié à la mer par un étroit passage, qui s'était formé en raison du rebond postglaciaire. » Travail, amour et liberté définissent et combinent leurs vies. Très différentes pourtant, les deux complices semblent complémentaires. L'honnêteté de leur relation et de leur amour explique sans doute le titre de l'œuvre, car elles veulent toujours avoir un comportement *fair-play* entre elles. « Elle dit avec toute la gentillesse dont elle était capable que Jonna était tellement importante pour elle qu'il lui serait impossible de vivre sans elle. »

Tove Marika Jansson a reçu en 1966 le prix international Hans-Christian-Andersen, surnommé le petit prix Nobel de littérature et décerné tous les deux ans en reconnaissance d'une « contribution durable à la littérature pour enfants ».

Michèle Bernard

Marie Clark

DE TOUT PETITS CRIS SERRÉS LES UNS

CONTRE LES AUTRES

XYZ, Montréal, 2019, 228 p. ; 21,95 \$

Julie, la narratrice écrivaine, mère de deux enfants adultes et grand-mère, vit en couple avec Paule. Comme l'auteure, elle enseigne la littérature et, chaque année, salue le renouveau printanier en se consacrant à son jardin.



Une nuit, peu avant Noël, sa voisine est amenée en ambulance. Au matin Julie apprendra que Lisa est morte d'un infarctus. Cette mort subite la ramène à son collègue René, dont elle n'a pas fini de faire le deuil. Ni ex-mari, ni amant, ni parent, René était plus qu'un ami, même si elle ne le voyait qu'au travail. Un sage avec qui elle aimait partager des réflexions sur le sens de la vie. Elle dit entendre encore sa voix en elle. À se frapper au

mystère de la mort, la narratrice qui se parle au « tu » s'interroge sur sa vie qui lui apparaît vide, se dit qu'elle ne sait pas vivre. Rien dans le récit ne conduit à ce constat, mais c'est ce qu'elle ressent. Après mûres réflexions et non sans quelques hésitations, Julie décide de s'engager comme bénévole dans une maison de soins palliatifs, Le Vitrail. Un soir par semaine elle accompagne ceux dont la mort est proche.

Les heures passées auprès des Delphis, Yolande, Roger, Réjeane et autres, qui ont dû tout abandonner, font monter les émotions. Ne reste que l'inconnu, le mystère de la mort. Chacun aura à faire son bilan de vie. Avec empathie, Julie les accompagne, un livre de poèmes toujours à la main, car les mots manquent souvent face aux souffrances ultimes. Elle critique une tendance actuelle, celle d'occulter la mort, par exemple dans le comportement de Julien, quarante ans, dont la conjointe va mourir, qui manifeste son besoin de finir vite son deuil car son travail d'entrepreneur efficace l'appelle. Elle évoque aussi des situations irrésolues avec l'histoire de Réjeane, que personne ne visite, même si elle est mère de trois enfants. Ce n'est qu'après son dernier souffle que se présentera sa fille, qui ne l'a pas vue depuis vingt ans. Les confidences de celle-ci révéleront que la mère martyrisait ses enfants. Julie décrit la

peur dans les yeux de Cécile, la colère subite d'André auparavant exemple de gentillesse, le refus de soins de Francine, autant de souffrances qu'elle emportera avec elle chaque lundi soir et qui nourrissent son auto-analyse.

À la limite du roman, ce livre au titre sorti d'un poème de Louise Warren invite à préparer sa mort en apprenant à vivre. « Grandir vers la mort, voilà ce que tu veux », se dira la narratrice. Inspirée en cela par le souvenir de feu son ami René, Julie, bien qu'athée, voit dans la mort non pas la fin, mais le fait de passer le flambeau.

Pierrette Boivin

Sylvie Drapeau

LA TERRE

Leméac, Montréal, 2019, 103 p. ; 12,95 \$

Tôt dans sa carrière, Sylvie Drapeau s'est taillé une solide réputation de comédienne extrêmement talentueuse, tant sur les planches qu'à l'écran. Plus récemment, elle a ajouté une autre corde à son arc en devenant écrivaine.



Malgré une plus courte expérience dans ce domaine, il faut reconnaître qu'elle s'y révèle tout aussi douée.

Au vu du résultat, il apparaît que Sylvie Drapeau polit chacune de ses phrases jusqu'à la perfection. Et c'est ce qu'elle a encore si bien réussi dans *La terre*, ouvrage qui achève une tétralogie comptant déjà *Le fleuve*, *Le ciel* et *L'enfer*. Ces quatre plaquettes, brèves mais denses en émotions, sont qualifiées de « romans ». On devine pourtant qu'il s'agit

plutôt de récits autobiographiques. L'écrivaine y met en scène « la meute », le groupe des sœurs et frères constituant sa famille. Et à découvrir leur histoire, on réalise combien l'existence de l'auteure et des siens a été marquée par les drames. Il y a eu, d'abord, la mort par noyade de son frère Roch, suivie par le décès soudain de sa mère, puis de la dérive de l'autre frère, Richard, qui lui fera perdre la raison et, finalement, la vie.

Dans *La terre*, c'est au tour de Suzanne de prendre le devant de la scène, puisqu'est venu pour elle le moment de franchir le pont vers l'au-delà. Cette sœur pourtant si forte, ex-professeure d'autodéfense et rénovatrice active de maisons. Celle qu'on croyait indestructible. Il a suffi d'une rupture mal acceptée et d'un accident de la route pour faire basculer son existence de la force vers la vulnérabilité.

Au même moment où Suzanne se bat pour son existence, la narratrice doit aussi affronter ses démons, qui se manifestent

sous forme de graves crises d'anxiété. Des crises qui minent considérablement son énergie et l'empêchent parfois de réagir adéquatement aux événements. Cependant, l'auteure trouve encore ici le moyen, ou peut-être plus exactement la force, de clore son récit sur un ton d'apaisement et d'espoir.

Quel bonheur de lire Sylvie Drapeau ! Son écriture est un merveilleux concentré d'émotions à fleur de peau s'adressant directement à l'âme de ses lectrices et lecteurs. Son talent d'actrice contribue sans doute pour une bonne part à cette réussite.

Gaétan Bélanger

Jean Mohsen Fahmy

LA SULTANE DÉVOILÉE

David, Ottawa, 2019, 274 p. ; 24,95 \$

L'histoire traditionnelle est une affaire d'hommes, du moins c'est ce que semblent démontrer les nombreux livres d'histoire politique. Pourtant. En Égypte, en 1238, une femme est devenue pour la première et unique fois « sultane » de ce pays et de la Syrie. C'est le destin exceptionnel de cette femme qui est au cœur de ce roman historique.



Offerte au sultan Al-Salih, l'esclave Chagaratt el-Dorr devient sa concubine puis l'une de ses quatre femmes. Belle, intelligente et douée d'un sens politique hors du commun, elle devient la conseillère de son mari et maître. À la suite du décès d'Al-Salih, elle prend le pouvoir, chasse les Francs d'Égypte, mais est contrainte d'abdiquer au bout de trois mois : les religieux ne peuvent accepter une telle entorse à la loi musulmane. Le Grand

Conseil désigne alors l'émir Aybak comme sultan. Aybak est un ami de Chagaratt, et elle l'épouse, retrouvant ainsi son rôle de conseillère. Mais la fin sera tragique... Elle mourra assassinée.

La vie de Chagaratt est contée en alternance par deux personnages de sa cour : Osman, l'eunuque en chef du harem, et Aïcha, sa servante préférée. Osman accompagne les événements et les relations politiques ; Aïcha, les états d'âme et les amours de sa maîtresse. Si cette forme narrative suit les aléas de la fortune de Chagaratt, elle permet aussi de décrire la façon dont les Égyptiens vivaient.

Tout l'univers d'Osman est marqué par sa condition d'eunuque. Comme c'est aussi le cas pour Aïcha, il se rappelle sa vie, tentant de comprendre ce qui l'a mené où il est. Au centre de sa vision du monde, sa condition d'eunuque, qu'il analyse avec finesse, conscient des limites et des avantages de sa situation,

conscient aussi que les eunuques forment une caste inférieure de la société, ce que les gens « ordinaires » ne se gênent pas de lui rappeler les rares fois qu'il se promène en ville. Les eunuques, du moins ceux qui en ont les moyens, habitent dans un même quartier formant une zone où ils se sentent protégés. Le roman devient alors une façon de découvrir les conditions de vie à l'époque et la façon dont s'agencent les relations entre les individus.

Aïcha vit dans le harem et n'en sort que très rarement pour accompagner sa maîtresse. Sa vie est heureuse, elle qui a échappé à l'extrême pauvreté de sa famille, et elle sait apprécier les douceurs qui l'entourent. Mais elle tombe amoureuse d'un serviteur, Badr, qui est aussi le protégé d'Osman. Aïcha n'a pas le droit d'avoir des relations avec un homme, ni même de le regarder. Le couple outrepassa les règles de vie du harem et se retrouve la nuit dans une chambrette du palais. Tout va bien jusqu'au jour où ils sont découverts. Badr réussit à fuir sans être reconnu, tandis qu'Aïcha paie de sa vie sa faute.

La sultane dévoilée est donc structuré selon une triple trame qui correspond à chacun des personnages. Un roman bien documenté, écrit d'une plume sûre et qui sait mettre en scène la société de l'époque.

David Lonergan

Ronald Léger JE FRIBOULE

Perce-Neige, Moncton, 2018, 133 p. ; 20 \$

Pour Ronald Léger, la poésie est une affaire sérieuse qu'on écrit en s'amusant pour surprendre et faire réfléchir. En exergue de ce livre, une citation de Rimbaud extraite des *Illuminations* : « J'ai tendu des cordes de clocher à clocher ». Léger tend des « cordes » pour entraîner le lecteur dans son univers.



« Fribouler » est un néologisme, un peu comme le célèbre « schtroumpfer ». Le poème « Je friboule » offre une promenade dans le quotidien du poète, présentant des gestes, des attitudes, des émotions, des réflexions. « Je friboule / quand la richesse suce / le sable entre les dents / et entre les tombes ». Au lecteur de déduire l'intention. Demeure la liste anodine, mais porteuse d'une vie unique et pourtant familière.

Ce recueil posthume (Léger est décédé le 30 novembre 2013) est aussi le témoignage d'un regard critique, mais toujours ludique, sur le monde et plus particulièrement sur une jeunesse dans l'East End de Moncton

que Léger évoque dans la suite « Fess Parker », du nom de cet acteur américain célèbre pour son interprétation de Davy Crockett et de Daniel Boone, qui inspirait les jeux des enfants du coin : « On s'amusait à jouer aux cowboys / pis aux Indiens dans ça / des p'tites guerres / qui nous faisaient manquer notre diner / pis attraper une lickin ». Nostalgie d'une enfance des années 1950 dans un milieu où l'imaginaire tient lieu de jouet.

Plusieurs des poèmes rappellent un voyage en Europe. L'auteur en retient des images qu'il oppose à des listes. Ainsi à Courcelles-sur-Mer, où de nombreux soldats sont morts lors du débarquement du 6 juin 1944, créant « des plages en liberté », il oppose, dans les deux pages suivantes, « des rangées » constituées de mots tous précédés du privatif « dés » : « désabusé / désaccouturer / désacclimater / désaccord / désaccordé » ; on ne peut s'empêcher de penser aux croix alignées dans les immenses cimetières militaires de la région.

Aussi de « Voyage à l'est », lui qui vient de l'East End, longue suite énumérative de courts flashes comme autant de notes de voyage : « Café Doucet / service continu / Hôtel California / Saint-Germain ». Si dans cette suite la sécheresse des notes laisse place à une brume qu'il est difficile de percer, d'autres textes ouvrent la porte aux émotions : « C'est le moi » joue avec le « moi » et les mois de l'année.

D'autres laissent libre cours à la fantaisie de l'auteur : « Je suis le poète automatique / je navigue / entre les lettres / et les têtes / entre les idées / et la folie / entre la musique / et la poésie / entre la mort et la vie ».

Comme ce fut le cas pour ses trois précédents recueils, les poèmes de ce dernier livre sont empreints de son engagement social, de son humour, de sa passion pour l'Acadie et de ses craintes pour l'humanité. Une poésie simple et complexe à la fois qui fait appel au jaillissement (presque) spontané de l'image et du sens.

David Lonergan

Éric Fottorino DIX-SEPT ANS

Gallimard, Paris, 2018, 263 p. ; 34,95 \$

Après avoir consacré deux livres à ses pères adoptif et biologique, Éric Fottorino tourne cette fois son regard vers celle qui a toujours été là, à ses côtés, sa mère, dont on aurait pu croire à certains moments qu'elle était sa grande sœur tant la différence d'âge était minime.

Mère à dix-sept ans d'une jeune fille qui lui sera aussitôt enlevée parce que née hors des liens du mariage, elle aura par la suite trois enfants, trois garçons. Éric Fottorino poursuit ici sa quête identitaire, mais ne nous y trompons toutefois pas : les noms, prénoms et noms de lieux concourent autant à donner aux faits racontés une couche de véracité qu'à servir la fiction, l'auteur se tenant constamment en équilibre entre ces deux pôles. Les principaux protagonistes que nous croisons



dans ces romans ont leur double réel, mais ils n'en demeurent pas moins des personnages romanesques à part entière. Le point de départ repose ici sur des faits réels, mais l'inévitable reconstitution de la mémoire, ajoutée au travail d'écriture, joue pleinement son rôle.

Rappelons brièvement le contexte dans lequel s'inscrit la quête de l'auteur et le travail du romancier. Dans *L'homme*

qui m'aimait tout bas, Éric Fottorino rendait hommage à son père adoptif, qui s'était donné la mort en 2008. Le portrait qu'il traçait de l'homme qui avait épousé sa mère, et lui avait donné par le fait même son nom alors qu'il n'avait que neuf ans, était empreint de tendresse et de reconnaissance. Avait par la suite suivi *Questions à mon père* qui, comme son titre l'indique, soulevait cette fois les innombrables questions liées à la filiation dès lors que l'on cherche à comprendre qui l'on est lorsqu'on interroge son visage dans une glace. D'où les questions adressées au père biologique, un médecin marocain qui s'était vu contraint de renoncer à épouser la jeune fille qu'il aimait avant même de savoir qu'il lui avait donné un fils. Juif de confession, il s'était vu refuser par la famille de la jeune fille, bien catholique et bien bourgeoise, le statut de père, avant qu'elle ne déployât ses efforts pour lui retirer celui de gynécologue pratiquant dans une clinique bordelaise et, bien entendu, de citoyen français. Moshe n'eut d'autre choix que de retourner vivre au Maroc, où il se maria quelques années plus tard et eut d'autres enfants.

Cette double quête achevée, Éric Fottorino se tourne cette fois vers la figure maternelle. Le roman débute alors que Lina, la mère, reçoit ses trois fils, leurs conjointes et ses petits-enfants. Après le repas, leur dit-elle, elle requiert un moment seul avec ses fils pour leur livrer un secret : elle lève enfin le voile sur l'enfant qui lui a été retirée dès la naissance. Pour le personnage d'Éric, c'est le choc, la stupeur, voire une certaine colère à l'égard de celle qui leur aura caché l'existence de cette demi-sœur qu'ils n'auront jamais connue. À la veille des fêtes de Noël, il décide de prendre l'avion pour Nice afin de retrouver la trace de cette sœur perdue, et de cette mère qu'il croyait connaître tout en sachant au fond de lui-même qu'il n'en avait deviné que les contours durant toutes ces années. Que sait-on vraiment de nos parents ? Le narrateur remonte le cours du temps, enquête sur la vie de Lina, à la recherche du moindre indice qui lui restituerait *les lambeaux de vie* qui lui échappent. Comme dans les romans précédents, le narrateur s'adressera à l'absente tantôt sous la forme interrogative, tantôt en poursuivant avec cette dernière un dialogue imaginaire. Lena est aujourd'hui atteinte de diplopie, un trouble de la vue qui lui fait percevoir deux images pour un seul objet, ou deux souvenirs pour une seule réalité. À elle seule, cette métaphore résume la quête identitaire. Cette recherche qui le ramène au lieu qui le vit naître demeurerait incomplète sans la présence de Lina, réelle cette fois. La troisième partie du roman est consacrée à une escapade où, enfin réunis, mère et fils revisitent une dernière fois les lieux porteurs de souvenirs et de questionnement, de regrets, de tendresse et d'humour.

Telle la pièce manquante d'un puzzle qui nous serait livrée, le roman vient combler les vides auxquels les précédents romans n'avaient pu répondre. La quête identitaire entreprise par Éric Fottorino trouve ici son aboutissement.

Jean-Paul Beaumier

Un espace promotionnel dans *Nuit blanche* ?

Pour obtenir notre trousse média : sleclerc@nuitbanche.com | 1 833 619-7743